



COMÉDIE-FRANÇAISE

VX-COLOMBIER

RICHELIEU
STUDIO

LA PIÈCE EN IMAGES



© Christophe Raynaud de Lage, coll. Comédie-Française

LA COMÉDIE-FRANÇAISE EN TEMPS DE GUERRE (1914-1918)

par Florence Thomas, archiviste-documentaliste à la Comédie-Française, janvier 2016

Les Derniers Jours de l'humanité

Karl Kraus

Conception et mise en scène **David Lescot**

27 janvier > 28 mai 2016

Ce document vous propose un parcours *La Comédie-Française en temps de guerre (1914-1918)* dans les collections iconographiques de la Comédie-Française présentées au sein de la base La Grange, accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://www.comedie-francaise.fr/la-grange-recherche-simple.php?id=550>

LA COMÉDIE-FRANÇAISE EN TEMPS DE GUERRE (1914-1918)

Hormis une interruption de quatre mois en 1914, la Comédie-Française, premier théâtre national, continue à jouer pendant la Première Guerre mondiale avec des répercussions sur son fonctionnement et son répertoire soumis aux restrictions budgétaires, aux attentes du public et aux exigences de la censure.

LE FONCTIONNEMENT DU THÉÂTRE

Le spectacle continuera

« Dimanche 2 août 1914 : Mobilisation de l'armée française ». Moins de soixante spectateurs assistent à *La Nuit de décembre*, *Le Voyage de M. Perrichon* et *L'Anglais tel qu'on le parle*, en remplacement de *L'Ami Fritz* dont les décors n'ont pu être transportés, les chevaux étant réquisitionnés. Le lendemain, ordre est donné aux théâtres de fermer. Privés de leur salle et de l'autorisation d'accueillir et de soigner des blessés dans leurs locaux inadaptés¹, les Comédiens-Français – tenus de rester à disposition du théâtre – expriment leur solidarité en organisant des tournées dans les ambulances urbaines et en province tandis que, dans les ateliers, couturières et habilleuses confectionnent des habits destinés aux soldats.

Lundi 3 août	RÉPÉTITIONS ^{215 216}	Mardi 4 août	RÉPÉTITIONS
à	à	à	à
à	à	à	à
à	à	à	à
<p><i>Relâche</i> par ordre de M. le Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts</p>	<p>FOYER</p>	<p><i>Relâche</i></p>	<p>FOYER</p>
OBSERVATIONS	OBSERVATIONS	OBSERVATIONS	OBSERVATIONS
Signature: M. ...	Signature: M. ...	Signature: M. ...	Signature: M. ...
COMITÉ à ...	COMITÉ à ...	COMITÉ à ...	COMITÉ à ...
Report Recette	Report Recette	Report Recette	Report Recette
à Reporter	à Reporter	à Reporter	à Reporter

Pages des 3 et 4 août du Registre journalier de l'année 1914 © Coll. Comédie-Française



Ambulance établie dans le foyer du Théâtre-Français en 1870, gravure, [s.d.] © Coll. Comédie-Française

1 – En 1870, la Comédie-Française avait accueilli des blessés.

M. de Bartet a vu M. Truffier qui conseille au Comité de mettre en sûreté les œuvres d'art du Musée.

M. de Féaury ajoute que ce conseil lui a été donné également par M. le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts et M. Duberry annonce qu'il a reçu la visite de M. Lavedan venue pour le même objet. A la suite de cette démarche, M. Duberry s'est rendu aux Arts Décoratifs où M. Nyström lui a montré les précautions prises. Revenu à la Comédie, M. Nyström a visité les sous-sols, et d'un commun accord, il a été fait choix d'un local où les bustes seront complètement à l'abri; mais cet endroit, sec en hiver et humide en été, ne peut recevoir les tableaux. Ceux-ci seraient en sûreté le long des murs des salons Mars et Talma.

Quant au Voltairin, il serait protégé sur place avec des planches et des sacs de terre.

M. Duberry est prêt de s'entendre avec l'administration du Louvre.

La séance est levée à 4 heures.

La protection des œuvres d'art (séance du Comité d'administration, le 14 août 1914), extrait du Registre des Comités © Coll. Comédie-Française

La réouverture des théâtres est autorisée le 23 novembre 1914 mais cette ordonnance inaugure une longue série d'autres prescriptions, supprimant ou rétablissant notamment les matinées, soirées et jours de relâche. En 1918, la menace sur Paris s'intensifie avec les raids d'avions allemands. La représentation du *Mariage de Figaro* (17 février) n'est pas perturbée mais il est bientôt demandé qu'en cas d'alerte, les spectateurs soient prévenus. Ils « pourront se mettre à l'abri s'ils le désirent. Le spectacle continuera ». En mars 1918, les spectateurs désertent les salles par crainte des canons à longue portée mais, pour le ministère de l'Intérieur, seules les attaques aériennes justifient l'interruption des représentations. Et cela se produit. Les spectateurs sont alors rejoints par les comédiens qui disent des vers ou chantent dans les caves de la Cour des Comptes. Malgré les risques, le gouvernement abandonne face aux protestations l'idée de supprimer les matinées.

L'austérité affichée

L'irrégularité des représentations et la baisse de la fréquentation font chuter les recettes en 1915 mais, sur les quatre années de guerre, l'équilibre financier est néanmoins préservé. Après une baisse du prix des places en matinée en 1914, l'ancien tarif est de nouveau en vigueur l'année suivante. L'effort porte sur les rétributions des auteurs avec lesquels la Comédie-Française est autorisée, « pour la durée de la guerre », à discuter leur rémunération, ainsi que, en 1915, sur les appointements du personnel et des comédiens. Comme le chauffage, l'éclairage est réduit au strict minimum. Le lustre n'est plus allumé. Avec l'interdiction des tenues de soirées « jusqu'à la fin de la guerre » au risque de se voir « vigoureusement refuser l'entrée » des quatre théâtres subventionnés, l'austérité est affichée.

Faut-il plus favoriser les Sociétaires que les Fondateurs et les Pensionnaires, que les Employés en appliquant à chaque catégorie une diminution différente ?

A l'unanimité, le Comité estime que les Sociétaires doivent donner l'exemple. Déjà frappés par la suppression de la part, ils doivent encore, conformément aux généreuses traditions de la Comédie Française, réduire leur traitement fixe de la même manière que celui des autres membres de la grande famille que n'a jamais cessé d'être la Maison de Molière.

Le Comité étudie ensuite le taux de la réduction qu'il convient d'appliquer en adoptant le minimum inductible de 5 francs par jour et de 1500 francs par an. Plusieurs membres pensent qu'il serait prudent de réduire de moitié la différence entre 1500 francs et le chiffre des appointements; mais l'accord se fait sur l'essai, jusqu'à nouvel ordre, d'une réduction du tiers de cette différence.

A l'unanimité, le Comité décide que les appointements seront réduits à partir du 1^{er} janvier prochain.

A titre d'essai et jusqu'à nouvel ordre :

1^o les salaires de 5 francs par jour et les appointements de 1500 francs par an et au-dessous ne subiront aucune diminution.

2^o Au-dessus de cette somme, les traitements de tous les Sociétaires, Pensionnaires et Employés subiront une réduction du tiers de la différence entre 1500 francs et le chiffre des dits traitements.

Il est bien entendu que tous les fees, fetons de présence, indemnités et gratifications sont supprimés, ainsi qu'il a été décidé précédemment (séance du 7 août.)

Réduction des appointements (séance du Comité d'administration, le 5 décembre 1914), extrait du Registre des Comités © Coll. Comédie-Française

Rendre le théâtre accessible aux soldats

Ces difficultés n'ont pas empêché l'élan de générosité de la Troupe envers les soldats. Les officiers convalescents bénéficient, à chaque représentation depuis la réouverture, de la loge d'avant-scène offerte par le président de la République. Cinquante places sont également offertes par la Comédie-Française aux émigrés, militaires permissionnaires, etc. De même, dès la réouverture, les représentations « dans les divers établissements publics de spectacle » ne sont autorisées que s'il est « perçu un droit spécial au profit d'une ou plusieurs œuvres de bienfaisance [...]. Le prélèvement spécifié dans l'arrêté d'autorisation ne pourra être moindre de 15% de la recette brute, y compris le droit des pauvres ». Baissé à 5%, il sera ensuite suspendu en 1915. La représentation d'*Horace*, lors de la réouverture le 6 décembre 1914, est ainsi donnée au bénéfice du Secours national et des réfugiés belges (7760 francs). Par la suite, en bénéficieront également les Œuvres de guerre, les Soldats aveugles, les Réfugiés de la Somme...



MATINÉE

donnée au bénéfice du
Secours National aux Blessés et Réfugiés Belges

HORACE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, DE CORNEILLE

MM. SILVAIN	Le Vieil Horace
ALBERT LAMBERT Fils	Curiace
PAUL MOUNET	Horace
JACQUES LENOUX	Valère
FALCONNIER	Flavian
RAVET	Tulle
GARAY	Procul
M ^{mes} RENÉE DU MINIL	Julie
S. WEBER	Camille
MADELEINE ROCH	Sabine

INTERMÈDE

1 ^o M. RAPHAËL DUFLOS	<i>Les Paysans de l'Argonne</i> (Épisode de 1792)	ANDRÉ THEURIET
2 ^o M ^{lle} BERTHE CERNY	<i>La Mare d'Auteuil</i>	SULLY-PRUDHOMME
3 ^o M ^{lle} PIÉRAT	a. <i>Les Stances de l'Aiglon</i> b. <i>Sonnet</i>	EDMOND ROSTAND HENRI DE REGNIER
4 ^o M. LEITNER	<i>Un Voleur à un Roi</i>	VICTOR HUGO
5 ^o M ^{lle} CÉCILE SOREL	<i>Aux Compagnies de Guerre</i>	THÉODORE BANVILLE
6 ^o M ^{lle} LÉCONTE	<i>La Cocarde</i>	PAUL DÉROULÈDE
7 ^o M. GEORGES BERR	a. <i>Les Vieux de la Vieille</i> b. <i>La Lune</i>	THÉOPHILE GAUTIER THÉODORE BANVILLE
8 ^o M ^{me} LARA	a. <i>Le grand Oiseau blanc</i> b. <i>Les Fleurs de Sang</i>	VILDRAC SULLY-PRUDHOMME
9 ^o M. MAURICE de FÉRAUDY	<i>Va, Brancardier</i>	

Poème de MM. JACQUES DE FÉRAUDY, JEAN FORTUNA et LUCIEN WEIL (*Armée de l'Est 1914*)

10 ^o M ^{me} PIERSON	<i>Le Bon Gîte</i>	PAUL DÉROULÈDE
11 ^o M ^{me} BARTET	a. <i>La Belgique fière</i> b. <i>En Avant!</i>	VERHAEREN PAUL DÉROULÈDE

LA MARSEILLAISE

dite par
M. MOUNET-SULLY, M^{mes} LOUISE SILVAIN, BERTHE BOVY

Programme édité par les Publications Gonzalez

6 Décembre 1914.

Programme d'*Horace* joué à la réouverture de la Comédie-Française, le 6 décembre 1914 © P. Lorette, coll. Comédie-Française

Notes de la Semaine

Les Trois « Marseillaises »

DIMANCHE dernier, pour la première fois depuis la guerre, notre hymne national, cri de colère et d'espoir lancé à la foule par la voix épique de Mounet-Sully, a retenti sur la scène de la Comédie-Française. Un religieux silence, puis des acclamations sans fin l'ont accueilli. Le poème de Rouget de Lisle empruntait aux circonstances une poignante signification. Il excitait dans les cœurs le même frisson; il éveillait une émotion sacrée. C'était vraiment le chant de la France, jailli de la poitrine de tous les Français... A l'heure du péril, l'union se fait autour du drapeau.

Ces ardentes paroles, qui maintenant nous rapprochent, nous divisèrent jadis. Il existe, en effet, trois *Marseillaises*, ou, plutôt, trois états d'âme qui, alternativement, trouvent en elles leur symbole. Il y eut *La Marseillaise* de la barricade, de l'échafaud, de la rue ensanglantée, de la lutte fratricide entre citoyens, *La Marseillaise* que vociférait le peuple-roi, lorsqu'un couperet assassin fauchait la noble tête d'André Chénier. Ensuite, les convulsions s'étant apaisées, il y eut la froide *Marseillaise* des pompes officielles, des concours agricoles, des distributions de prix. Celle-ci semblait n'avoir point de sens. Ses strophes belliqueuses accompagnaient le cortège de messieurs en habit noir, solennisaient le triomphe des animaux gras, punctuaient la lecture du palmarès, se glaçaient et se teintaient d'ironie. On les écoutait avec une morne docilité; on les applaudissait par convenance; on subissait cette épreuve inévitable, comme on se résigne à payer l'impôt...

Mais que le clairon sonne, que l'ennemi se presse aux frontières, que la patrie menacée ait besoin de ses enfants... Soudain, le vieil air s'anime, les mots engourdis s'éveillent, scandent la marche, battent la charge, volent au feu. Les vers, subitement rajeunis, cessent d'être de vaines métaphores. Ce sont des avertissements prophétiques, précis et terribles:

Entendez-vous, dans les campagnes,
Mugir ces féroces soldats,
Qui viennent jusque dans vos bras
Égorger vos fils et vos compagnons?

Où, ces étrangers sont féroces; ils crucifient nos compagnons, ils égorgent nos fils. La vision du carnage, l'image des morts sans sépulture, des blessés agonisants, l'affreux spectacle du meurtre prémédité et de l'incendie, l'enfer du champ de bataille, les misères de l'invasion, nous emplissent d'épouvante et de fureur... L'appel unanime, formidable, retentit:

Aux armes!

Dès sa naissance et de tout temps, notre chant martial eut cette vertu d'exalter l'énergie, de réparer la défaite ou d'assurer la victoire. Carnot disait à Rouget de Lisle: « *La Marseillaise* a donné cent mille défenseurs à la République. » Un général mandait à la Convention: « Je suis vainqueur; *La Marseillaise* commandait à mes côtés. » Un autre général écrivait: « Sans *La Marseillaise*, je me battrais toujours un contre deux; avec *La Marseillaise*, un contre quatre. » L'adversaire lui-même — l'éternel adversaire



M^{lle} Bovy, M. Mounet-Sully, M^{me} Silvain.
La Marseillaise à la Comédie-Française.
(Dessin de G. Bred.)

— s'inclinait en frémissant devant l'inspiration du poète. « Cruel, barbare, combien de mes frères n'as-tu pas fait périr? », s'écriait Kotzebue. Et Klopstock: « Votre hymne a moissonné cinquante mille braves allemands. » Le pouvoir mystérieux de *La Marseillaise* s'est imposé à l'hostilité des souverains qui avaient de bonnes raisons de le redouter et de le haïr. Louis XVIII et Charles X n'empêchèrent pas les demi-soldes, assemblés dans l'arrière-boutique du café Lemblin, de fredonner le soir, portes closes: *Allons, enfants de la Patrie*. Louis-Philippe, plus tolérant (il n'oubliait pas qu'il avait chargé à Valmy), refusa au maréchal Soult l'autorisation d'adapter aux couplets de Rouget de Lisle la mélodie plaintive et molle de *La Grâce de Dieu*. « Jamais, objectait-il, vous n'obtiendrez que les Français prononcent les paroles sans chanter l'air. Les deux sont cousus ensemble. Laissez-leur ce joujou-là. Il y a toujours un grand danger à rompre des habitudes. » Napoléon III, enfin, après dix-neuf ans d'obstruction, dut céder au désir impérieux de son peuple et lui rendre, en août 1870, *La Marseillaise* proscrite. La tragédienne Agar Poffrit, comme aujourd'hui Mounet, aux ovations des spectateurs de la Comédie... Le style troubadour de *Partant pour la Syrie* paraissait un peu trop mièvre... Ainsi fut détrônée, par le vœu irrésistible de la nation, la romance impériale. Camille Doucet, chef du bureau des théâtres, proposa seulement de modifier un passage de l'hymne patriotique et de substituer à cette phrase: *Le jour de gloire est arrivé*, celle-ci:

Le jour de vaincre est arrivé.

Ne croyez-vous pas que ce serait le moment d'adopter la variante de l'honorable Camille Doucet?

LE BONHOMME CHRYSALE.

La Marseillaise chantée par Mounet-Sully, article publié dans les *Annales* du 13 décembre 1914 © P. Lorette, coll. Comédie-Française

La matinée des gloires françaises

La salle de la Comédie-Française était, hier, bondée de blessés militaires. La plupart des personnes qui avaient loué des places pour la *matinée des gloires françaises* — au profit de l'œuvre *Pour le front* — les avaient cédées aux hôpitaux; aussi, fauteuils et loges du théâtre de Molière étaient-ils presque tous occupés par des soldats convalescents.

douloureuses, M. Delmas et Mlle Chenal, furent joués le quatrième acte de *Marion de Lorme* (avec MM. Mounet-Sully, Paul Mounet, Berr, Delaunay, Mme Bartet) et *le Médecin malgré lui*, où prévalurent la verve fine et la mimique bouffe de MM. de Féraudy et Siblot.

Pendant les entr'actes, les couloirs étaient étrangement animés. Tous ces soldats qui venaient de quitter



Hier après midi fut donnée, à la Comédie-Française, une matinée de gala au profit de l'œuvre « *Pour le Front* » que préside Mme la comtesse Joachim Murat. Un grand nombre de blessés militaires assistaient à cette représentation où le patriotisme et la charité s'unirent pour venir en aide aux vaillants qui sont sur la ligne de feu.

La représentation se déroula au milieu de l'attention grave et émue de ses vaillants auditeurs qui — les uns faisant le salut militaire, les autres la tête baissée et l'âme comme perdue au souvenir d'heures de gloire et de bataille — écoutèrent, debout, des hymnes des nations alliées et la *Marseillaise*, que récita, avec pathétique, Mme Segond-Weber. Après qu'on eût entendu M. Albert Lambert, Mlle Madeleine Roch, superbe dans le rôle de Henry Bataille. *Aux mères*

leur dit d'hôpital, et dont plusieurs étaient mutilés étaient gais, d'une gaieté point bruyante mais franche et cordiale. Vétérans balafrés des Invalides, officiers et soldats fraternisaient, se serraient la main, et un grand diable de Sénégalais demandait à toutes les artistes de la Comédie qui leur distribuaient des bouquets de violettes « des fleurs pour camarades pouvoir sortir... »

Une matinée de gala à la Comédie-Française au profit de l'œuvre *Pour le Front*, article publié dans *L'Excelsior* du 18 décembre 1915 © Coll. Comédie-Française

En plus de participer très régulièrement aux nombreuses représentations de bienfaisance données par les autres théâtres, les Comédiens-Français vont au plus près des champs de bataille, dans des zones sécurisées, pour distraire les soldats. L'Odéon, l'Opéra, l'Opéra-Comique et le Châtelet envoient eux aussi des artistes : le Théâtre aux Armées de la République, projet d'Émile Fabre du 9 février 1916, est la référence. Dans les hôpitaux et ambulances, les comédiens viennent soutenir le moral des troupes et des blessés sur des scènes réduites au strict minimum, en plein air ou dans des abris sommaires (granges, hangars...). Ce public, souvent peu familier du théâtre, a l'honneur d'entendre notamment Béatrix Dussane (qui se déplaça plus de cent fois) et Sarah Bernhardt (âgée de 72 ans) chanter et jouer des comédies, privilégiant le rire aux vers patriotiques et aux tragédies complexes.

Grand Quartier Général
QUARTIER GÉNÉRAL

de la *1^{re} Armée*

1^{re} Armée
Gare de *Comman*
M. *Comman*
est autorisée à aller *Comman*

N^o 199219

Permis
de circuler par véhicule automobile
et chemin de fer



OU À DÉFAUT

Il est permis à Mademoiselle *Nizan*, de la Comédie
demeurant à Paris Française
accompagné de *1* personne

Signalement du Porteur
du présent Permis

- Age
- Taille
- Cheveux
- Lourcis
- Barbe
- Front
- Yeux
- Nos
- Bouche
- Menton
- Visage
- Ecint
- Signes particuliers

se rendre à *Bar-le-Duc* et retour
en *voiture automobile*
par *l'itinéraire direct*

Permis valable jusqu'à 20 juillet 1916
pour le service de la 1^{re} Armée
N^o 199219
Le Général Commandant le 1^{er} Régiment
P. de Chef de 1^{er} Régiment

le permis de circuler est valable
du *20* Juillet 1916
21 Juillet
22 Juillet
23 Juillet
Delivré le *19* Juillet 1916

Pour le Chef d'Etat Major Général
d'Aide Major Général

Signature du Porteur
Nizan

Pondrot
Cache

Nota: Le présent permis n'est valable que pour
l'itinéraire indiqué. Il sera périmé à l'expiration
de la période de temps fixée. En aucun cas il ne
pourra être délivré à titre permanent.



(1) Le signalement et la signature des dites personnes doivent
figurer au verso du présent permis.

aimés.

Une lumière de phare projetant devant moi mon ombre me fit ranger sur le côté de la route. Quatre autos se suivant à peu de distance me dépassèrent en succèsifs éclairs. La dernière, découverte, était bondée de légers et élégants bagages. A un cahot, un petit sac tomba que je ramassai. L'auto avait déjà disparu ; tout était redevenu noir et silencieux. J'emportai le petit sac. A la gare, en attendant le train, j'en fis l'inventaire. Je n'y trouvai rien qui put me renseigner sur sa provenance, rien que des feuillets manuscrits, d'une écriture vive, sans signature. J'y aperçus le nom d'un village où le Théâtre aux Armées avait joué devant mon régiment. Je lus tous ces récits jusqu'à la dernière ligne... Et maintenant je les publie, seul moyen pour moi de les restituer à qui les a écrits.

Jean-Pierre.

PETIT MANUEL

A l'Usage des Comédiens, Chanteurs, Auteurs. Ainsi que des Comédiennes, Cantatrices, Poétesses, qui se rendent aux Armées

Vous êtes une douzaine de « civils » réunis dans ce train tout militaire, et déjà l'on vous a remarqués. Soyez simples ! N'échangez pas tout haut, trop haut, des maximes de stratégie, et ne racontez pas que vous avez, dans vos valises, vos masques à gaz asphyxiants, car des oreilles guerrières vous écoutent. Vous venez juste de quitter Paris, et voilà que déjà vous commencez d'être drôles. — C'est trop tôt.

Parce que vous parlez aux soldats, ne vous croyez obligés ni au sublime, ni au grivois. Ne croyez pas que la « drôlerie » soit le seul aliment qui convienne à leur esprit. Ne les offusquez pas par un encens d'admiration pompeuse... Alors ? — Alors, aimez-les tout simplement...

Les soldats comprennent le français, qui est leur langue natale, ils le comprennent même très bien. Ne vous lancez dans l'argot qu'avec une extrême prudence, ou après une longue pratique. Et puis ça n'est pas ça qui vous grimera en guerriers.

... « Mais non, mais non, je vous assure, nous n'avons jamais attrapé de poux... »

Gardez votre costume tailleur, *Elise*, et renoncez, pour chanter, à revêtir cette robe légère où l'on vous devine si clairement ; *Lucinde*, mettez, pour vos danses, une large jupe de soie vive aux plis gracieux, et non ce simple maillot qui vous va trop bien. La pudeur est une politesse parfois : que diriez-vous si l'on vous faisait manger du homard à l'américaine pour, ensuite, vous interdire de boire ?

... tout est redevenu noir et silencieux. J'emportai le petit sac. A la gare, en attendant le train, j'en fis l'inventaire. Je n'y trouvai rien qui put me renseigner sur sa provenance, rien que des feuillets manuscrits, d'une écriture vive, sans signature. J'y aperçus le nom d'un village où le Théâtre aux Armées avait joué devant mon régiment. Je lus tous ces récits jusqu'à la dernière ligne... Et maintenant je les publie, seul moyen pour moi de les restituer à qui les a écrits.

Crésus, quand un hasard vous réunira, pour quelques heures, aux comédiens du T. A., lutez contre le sommeil qui vous terrasse un peu vite aux fins de



Dessin de Bernard NAUDIN.

repas. L'autre soir, on parlait ainsi près de vous des zouaves ; un de leurs officiers contait leur noble chronique, et chacun se sentait respectueux et enthousiaste. Ce mot de zouave, sonore, souvent répété, frappa votre engourdissement. Vous ouvrites un œil en murmurant : « Les zouaves... Ah ! oui... j'ai un jardinier qui est dans les zouaves... » Ce fut tout.

Ah ! Crésus, Crésus, combien alors vous fûtes pauvre !

Si l'on vous promène dans les rues meurtries et graves d'une petite ville située à douze kilomètres du

Restez profondément persuadés que, pour être venus aux armées, vous n'avez pas fait la guerre. Vous ne l'avez même pas vue. Renoncez à évaluer les talents militaires d'un chef selon l'accueil plus ou moins cordial qu'il vous aura ménagé, et ne croyez pas connaître l'ordre de bataille et le plan de la prochaine offensive parce que le général X vous a passé une assiette de gâteaux, ou qu'il a poussé les confidences jusqu'à boire à votre santé.

— La victoire apparaît bien lointaine, suggère en soupirant *Pauline*, qui ouvre son cœur à un lieutenant de la Légion.

— Vous nous comptez donc pour rien dit-il ?

— On aura les Boches comme on voudra, on les « a » ; c'est fait, s'exclame délibérément *Emile*.

— Vraiment, répond un autre, allez-y donc voir !

Ne signez pas, sur le programme que vous tend un officier de l'Intendance à l'E. M. d'une Armée : « A un de ceux pour qui nous tremblons... »

Maîtrisez les expressions de votre enthousiasme, et par exemple, quand votre auto croise, un jour d'hiver et de pluie, un convoi de choses vaguement carrées montées sur deux roues, ne criez pas : « Vivent nos 75 ! » au pauvre « torial » qui conduit les cuisines roullantes.

Vous exigez, comme votre dû, qu'on ait la faiblesse de vous emmener visiter le Bois-le-Prêtre ou la citadelle de Verdun.

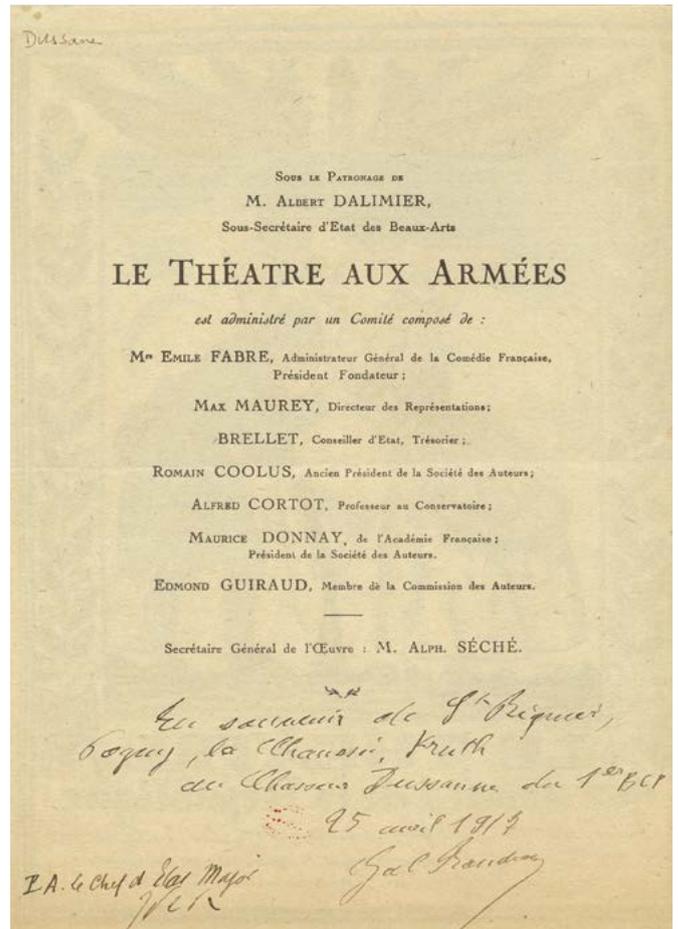
C'est manquer de goût et faire suspecter la sincérité de votre zèle. De grâce, puisque vous avez, *Roscus*, des cheveux blancs et une apparence de bon sens, si une « sortie » de ce genre vous est refusée, ne vous écriez pas, en frappant du pied comme quand vous étiez petit : « Nous avons droit à des égards. Nous aussi, nous sommes des généraux dans notre art ! »

... D'autant qu'un acrobate particulièrement habile a défini un jour sa maîtrise en disant qu'il était « quelque chose comme le général des « hommes serpents ».

Quand vous rentrerez dans le Paris de toutes les curiosités, ne vous redressez pas en proclamant : « Nous avons eu un succès fou !... »

Il vous sera plus glorieux de dire simplement : « Ils ont été contents... »

Et puis... et puis quand vous êtes « là-bas » rappelez-vous à chaque heure, à chaque minute, que vous y êtes — parce qu'il y a LA GUERRE.



Programme du Théâtre aux Armées, avril 1917 (pages 1, 2 et 3) © Coll. Comédie-Française



Représentations du Théâtre aux Armées © Coll. Comédie-Française



Sarah Bernhardt lors d'une tournée du Théâtre aux Armées © Coll. Comédie-Française

« LE RIRE DE MOLIÈRE ET L'ENTHOUSIASME DES HYMNES PATRIOTIQUES »

La censure

Le programme des théâtres qui rouvrent à partir de 1914 est soumis au visa de la préfecture de police. Ainsi *Coup d'aile* est annulé, son auteur François de Curel refusant de souscrire aux changements que le préfet de police exigeait. Une pièce maintenue est susceptible d'avoir subi quelques retouches, notamment pour bannir toute référence à l'Allemagne et proposer d'étonnantes analogies : « Un livre allemand » devient « un livre plaisant », et la « bonne Allemagne » est reléguée en faveur de « Loin d'ici, loin de tous » (*Ruy Blas*, II, 1). En 1916, Émile Mas déplore ces « coupures de guerre » dans *Mademoiselle de La Seiglière* : « N'est-ce pas de l'enfantillage [...] au troisième acte, d'empêcher Hélène de dire à Bernard : "La guerre est finie, on ne la recommencera pas pour vous" ? »

Le patriotisme

Certes, au début de la guerre, le public manifeste son patriotisme. La salle est comble pour applaudir Horace. « Un seul vers, dans le début, a fait oublier un instant Rome pour Paris et a rappelé la guerre [...]. Une sorte de frémissement a passé dans la salle et s'est achevée en applaudissements ». Le public réagit souvent aux tirades qui prennent une résonance particulière pendant le conflit. Les effets peuvent être radicaux, comme en 1915 avec la suppression du quatrième acte de *Colette Baudoche* à l'issue de la répétition générale, en présence du président de la République. Pris de sympathie pour le personnage, les spectateurs « se sont rappelés que ce Gugusse était tout de même allemand. Ils se sont repris pendant l'entr'acte [...]. Le patriotisme du poulailler n'est pas toujours le plus éclairé ni le plus intéressant. Mais il correspondait à un sentiment commun. »

Les titres des nombreuses fables et poésies récitées cette même année lors d'intermèdes littéraires sont éloquentes : *Hymne à la France*, *L'Ode au drapeau*, *L'Autel de la Patrie*, *Va, brancardier*, *Enfants de la guerre*, *Le Canon et la cloche*... Les pièces patriotiques, telles que *La Fille de Roland*, *Patrie* ou *L'Ami Fritz* remportent un grand succès et la *Marseillaise* – en plus d'autres chants – est plus d'une fois entonnée.

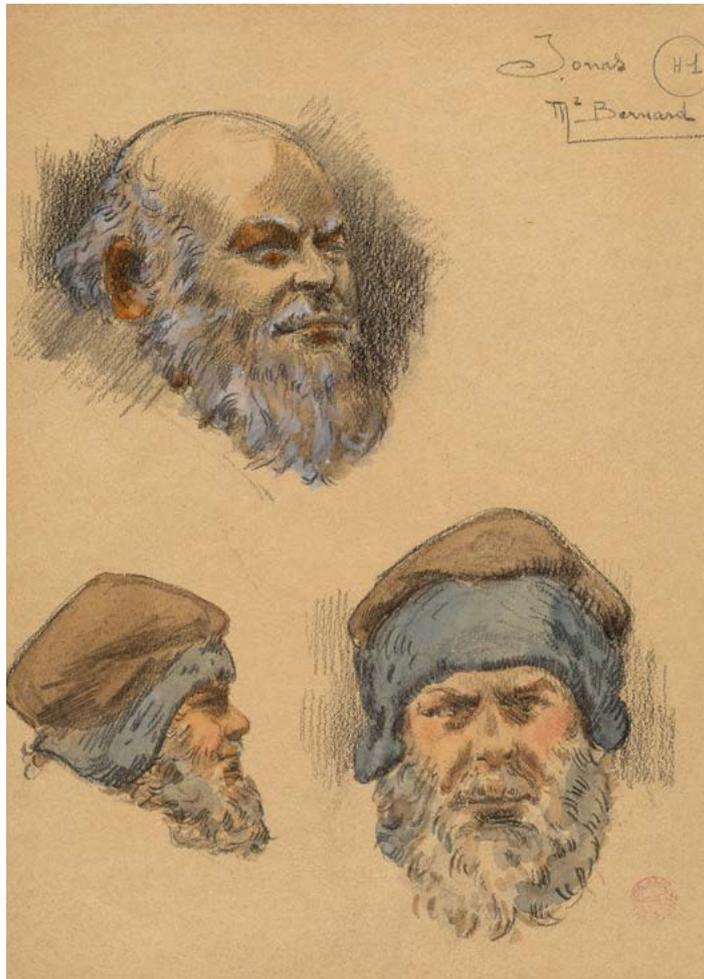


Quelques pièces célèbres, qui, légèrement revues et corrigées, pourraient avec succès affronter le feu... de la rampe.

La programmation des théâtres pendant la guerre, dessin de presse publié dans *La Vie parisienne* du 23 janvier 1915 © Coll. Comédie-Française



Colette Baudoche, 1915 © Coll. Comédie-Française



Maquette de costume de Charles Bétout pour *Patrie* de Victorien Sardou, 1915 © Coll. Comédie-Française

M. Nicoules, appelé, donne quelques renseignements sur les décors de *Patrie* et sur le nombre de machinistes nécessaires pour cette pièce.

Afin de diminuer les frais, et de n'avoir pas trop de machinistes supplémentaires, il sera nécessaire, après entente avec M. Robert de Flers, de supprimer le tableau des fossés de Louvain, déjà coupé lors d'une reprise à la Porte Saint-Martin, et de réduire la figurative, notamment celle du cortège.

Le Comité arrête la distribution d'*Horace* et celle de *Patrie*, dont les répétitions commenceront mardi prochain.

Les rôles de Guillaume d'Orange et de ses deux officiers sont supprimés.

La distribution des petits rôles sera faite lundi.

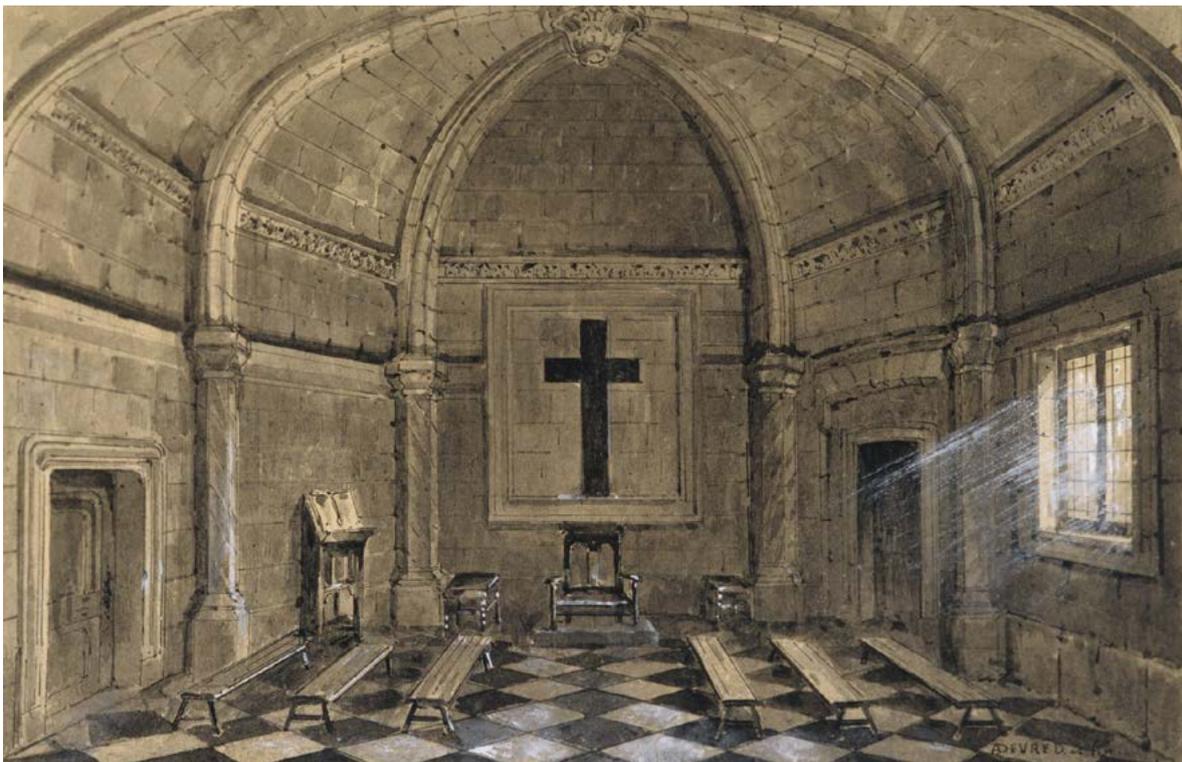
Metteur en scène : M. Albert Lambert.

Se divertir

Mais à partir de 1916, l'expression du patriotisme s'estompe face au répertoire classique et au retour des textes intégraux. Les « oiseaux d'Allemagne » supprimés en 1915 dans *Ruy Blas* sont rétablis sans que « personne ne bronche » dans la salle remplie de permissionnaires. Quant à la matinée consacrée à *L'Œuvre des poètes français tombés à l'ennemi* (1917), elle se déroule devant un public « très clairsemé » qui veut désormais se distraire. Les meilleures recettes témoignent de l'évolution de son attente : *Un caprice* et *L'Ami Fritz* (1914), *Patrie* (1915), puis *Le Bourgeois gentilhomme* (1917), *Socrate et sa femme*, *La Cloche*, *D'un jour à l'autre* (1918), *Amoureuses*, et poésies à l'occasion de la signature de l'armistice (1918). Molière demeure l'auteur le plus joué pendant ces quatre années au cours desquelles une vingtaine de drames et comédies furent représentés pour la première fois à la Comédie-Française, dont *Le Cloître* d'Emile Verhaeren (1917) et *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo (1918).



Dorival (Antisthènes), Huguette Duflos (Myrrhine), Silvain (Socrate) et Béatrice Bretty (Xantippe) dans *Socrate et sa femme* de Théodore de Banville, 1918 © Coll. Comédie-Française



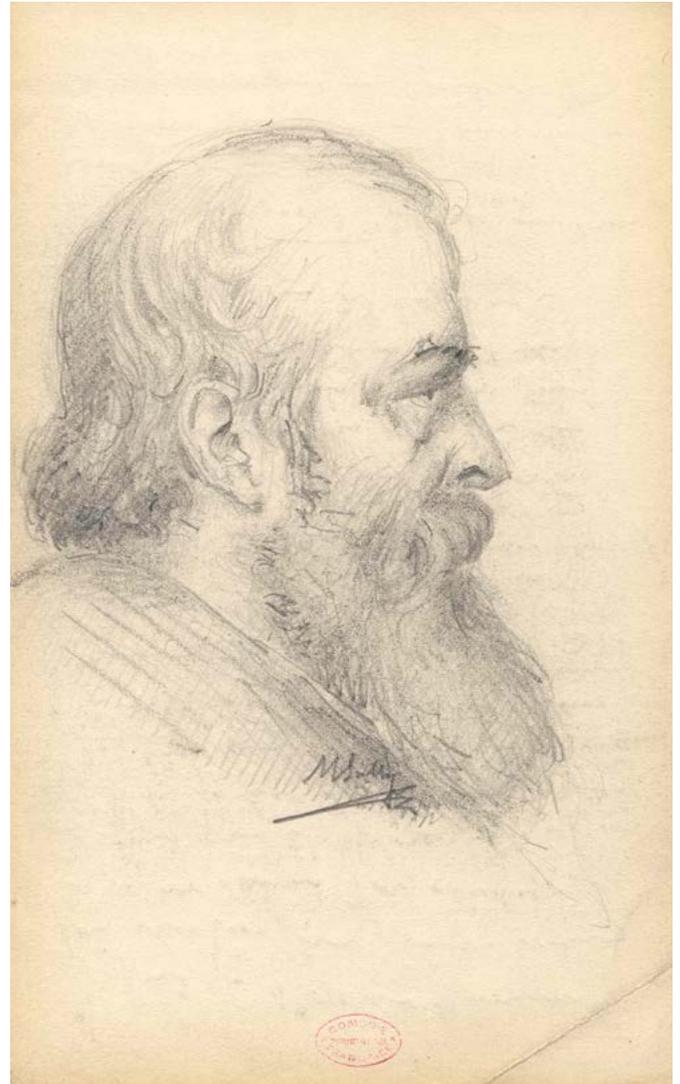
Maquette de décor d'Alfred et Léo Devred pour le 4^e acte du *Cloître* (Emile Verhaeren), 1917 © Coll. Comédie-Française

F 13



Maquette de costume de Désiré Chainoux pour *Lucrece Borgia* de Victor Hugo, rôle d'une Dame (Jeanne Gabrielle Roussel), 1917 © Coll. Comédie-Française

Vous pouvez voir d'autres maquettes de cette mise en scène sur la base La Grange : [http://www.comedie-francaise.fr/la-grange-recherche-simple-resultats.php?id=554&p=1&critere=chainoux lucrece](http://www.comedie-francaise.fr/la-grange-recherche-simple-resultats.php?id=554&p=1&critere=chainoux%20lucrece) (Image fixe)



Édouard De Max dans le rôle de Néron (*Britannicus*, acte IV, sc. 3), dessin d'Alice Merrienne, 1917 © Coll. Comédie-Française

Mounet-Sully, autoportrait [1890-1916] © Coll. Comédie-Française

Quand vient enfin le temps de la paix, Émile Fabre invoque les poètes, les 11 et 12 novembre 1918, Salle Richelieu : « Tous les drapeaux sont confondus dans l'immense palpitation de la Victoire ! Dormez en paix sous ses ailes éployées, Molière, Corneille, Racine, Voltaire, Victor Hugo ! ».

L'ARMISTICE

Poème dit à la Comédie-Française, par M. Aristide, du cours de l'Armistice, le 11 novembre 1918.

Le silence !
Le silence étendu sur les lèvres d'airain,
Le silence qui mure l'âme et qui l'éreinte
Et qui lent l'efface en sa paisance...

Le silence !
D'un peuple effrayant d'un peuple en action,
D'un peuple qui retient sa respiration,
L'attente fièvre
D'un cœur battant de nation
Qui n'a plus qu'un regard scrutateur et profond,
Un regard fulgurant et long
Sous la paupière...

Et soudain le silence éclate, le canon,
Qui fait bien le bruit de son nom,
Le canon monstrueux tonne, boudit, s'accroûle
Et rebondit
Comme un bandit
Qui roule ses soutes en honte
Et s'aste à la gorge des foules !
Le grand aboyer, le canon,
Garde sa poudre et rugit : non ! non !
L'enfer ne m'aura pas qui hurle
Et qui pâle dans mon giron !
L'enfer recule
Et c'est son dernier cri
Que je vomis !
Le canon implacable a tué le silence
Le silence !
Voilà que les coqs se cambrent aux clochers
Et qu'ils chantent comme des écorchés,
Les coqs depuis des siècles embrochés !
Voilà que la tour s'ébranle où sont les cloches,
Les cloches que le ciel secouche,
Et les tables des voûtes mousses
Et les oiseaux qui sont dessus
Raqueles, volants, dans la bruyère
Volent, volent comme des plumes !
Et l'immense bouillonnement
Croit et secoue infernalement
L'immense net du firmament
Et des gerbes d'hymnes s'exhalent,
Et sur la marche des maisons
Et dans le bruit des horreurs
Pleurent en pétales de sons
Comme des roses incriminées !
Et qu'elles contact les cloches en tête,
Les cloches graves, les clochettes,
Les cloches aux gars carillons
Dans les vieux clochers en haillons,
Et les gros bourreurs à courtines,
Dont les crânes noirs doledinent,
C'est la fin de tous nos émois,
La fin du calice qui bot
Ainsi que des âmes damnées
Depuis des mois et des années.

Et c'est la honte du canon,
L'heur de boulot, l'heur de jeunesse,
Mâr pour la nuit du cabanon,
Et c'est le retour divin des tendresses...

Et ce qu'elles sonnent, sonnent éperdument,
Les cloches, les cloches
Qui font retentir et chanter les roches,
Les cloches lointaines, les cloches proches
Dont l'ébranlement
A des horrements,
Des empolements ivres de cresses,
C'est l'allégresse
L'allégresse !
L'allégresse serre les cœurs comme un étau,
L'allégresse est trop tard, l'allégresse est trop tôt,
Les cœurs ne vont-ils pas éclater d'allégresse ?
Les cœurs s'oppressent...

Le bonheur est si pur qu'il moule en oracles,
Que la joie est figée aux lèvres des chansons,
Que nous ne savons plus les mots de nos frissons
Qu'une angouisse saut l'âme la moule trempe
Et que le vol de bronze ont des accents d'opéra ;
Qu'une vaste clarté du ciel sombre descend,
Que l'on espère et que l'on sent
Que le repos des Morts n'est pas leur dernier
Somme,
Que leurs corps vont surgir de la terre où ils
Dorment,
Que les derniers martyrs sur le sol accroûlés
Enlaidant le chaos s'aveugle ne sont levés
Et, chantant la noyade au seuil des hochements,
Ont ouvert aux Héros les portes de leurs lombes !
Oh ! l'allégresse !
L'allégresse !
Le bonheur est si grand que les âmes en étau,
Pâle,
Que les pleurs ont noyé les yeux d'airs et qu'il
semble,
Tant la joie est créatrice de fictions,
Que le glas a sonné des crucifixions
Et que les rives les plus fous se réalisent :
Que le fin des terreurs décoloré des églises
Et que tous les grands Christs aux gibets sus-
pendus
Par de nouveaux Julus balisés, trahis, vendus,
Briant l'affre des clois où leur sang pur s'irrite,
S'arrachent à leurs croix d'horreur et ressuscitent !
Heu !

Oh ! l'allégresse ! l'allégresse !
Elle emplit les cœurs en usse,
Elle s'échappe des maisons,
Descend la rue en palissade,
S'exalte et se prise et s'enlace,
Rit dans les yeux, rit dans les voix
Et chantant, pleurant à la fois,
Jetant un ciel cris et pevois,
Enfile et défile vers les places...

Et de clochetons en clocher,
De grange en grange,
Elle bat l'air effarouché
Comme un vol d'anges,
Et tous ceux qui la voient passer,
Les virants et les tressés,
Enthousiasmes et tragiques,
Lui ! lui des bras frémissements,
Les ! mures étroitement en train
D'une ample allure,
Les femmes perçent en s'effrayant
Leur chevelure,
Les tout petits baillent des mains
Et s'égalent par les chemins
A l'aventure,
Et les vieux, s'empressent entre eux
Et la lumière de leurs yeux
Les transfigure !
Et les cloches sonnent, sonnent peribout
Et le carillon court le guillemot
Des bourbons obèses,
Et tout pétillement, d'apostrophe et chantant,
Se hâtant et s'enloupant,
Avec du soleil dans le sang
Et des yeux de brûlé,
Les cloches, les villageois,
Tous faisant une unique voix,
Voix chevrotantes, voix chaises, voix grêles,
Voix de trottoirs, de demoiselles,
Voix d'avoûtes et de masques,
De frères filles, de mâles garçons,
Voix des angouisses amassées,
De mètres et de fancozes,
Jetent vers le ciel et chantent à Dieu
Ce cri ferme et palpitant,
Ce cri des poitrines françaises,
Ce cri d'honneur, ce cri de feu,
Cet hexagone prodigieux !
LA MARSEILLAISE !
C'est l'allégresse ! l'allégresse !
Mais alors plant sur ses seules,
Douceur à la clocheur vocale
Et d'âgres singuliers secoués,
Comme pour étreindre un ocreuil
Contraignant ses bras de détresse,
Et seule, moche dans son deuil,
Une pauvre femme s'affaisse...

Silence ! Un moment
Gardez vous, balisez et jeux d'ennemis,
Dancez dans les couples s'effrayent,
Recueillez-vous, enchainements
Des mètres dont les fils vont vivre !
Cloches attingées vos sont,
Ne chantez plus, pleurez chansons,
Angouillez-vous, MARSEILLAISES !
C'est l'allégresse ! l'allégresse !
ERNEST PROVOST

Poème d'Ernest Provost lu à la Comédie-Française le 13 novembre 1921 par Jean Hervé et publié dans *La République du Var* (le 13 novembre 1921) © Coll. Comédie-Française